

GASTON RIOU

LA GENÈSE
DE
L'UNITÉ CATHOLIQUE
ET LA
PENSÉE DE CYPRIEN

« Ce qui distingue l'Eglise de Rome, c'est le besoin de l'ordre, l'instinct de l'autorité, la préoccupation du gouvernement. »

EUGÈNE DE FAYE
(*Clément d'Alexandrie*, p. 8).

THÈSE

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ LIBRE DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

Pour obtenir le grade de Bachelier en Théologie
et soutenue publiquement le 18 juillet 1907, à 10 heures.

PARIS
LIBRAIRIE FISCHBACHER

33, RUE DE SEINE, 33

1907

Tous droits réservés.

LA GENÈSE DE L'UNITÉ CATHOLIQUE

ET LA

PENSÉE DE CYPRIEN

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS.

GASTON RIOU

LA GENÈSE
DE
L'UNITÉ CATHOLIQUE
ET LA
PENSÉE DE CYPRIEN

« Ce qui distingue l'Eglise de Rome, c'est le besoin de l'ordre, l'instinct de l'autorité, la préoccupation du gouvernement. »

EUGÈNE DE FAYE
(*Clément d'Alexandrie*, p. 8).

THÈSE

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ LIBRE DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

Pour obtenir le grade de Bachelier en Théologie

et soutenue publiquement le 18 juillet 1907, à 10 heures.



PARIS

LIBRAIRIE FISCHBACHER

33, RUE DE SEINE, 33

1907

Tous droits réservés.

A. S.

A M. EUGÈNE DE FAYE

Professeur à l'École pratique des Hautes Études

ET

A M. L'ABBÉ LABERTHONNIÈRE

Directeur des *Annales de Philosophie chrétienne*



Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41553005_0037

BIBLIOGRAPHIE ANALYTIQUE

1. Chronologie des œuvres de Cyprien :

H. von Soden, *Die Cyprianische Briefsammlung*, dans les « Texte und Untersuchungen » de Gebhardt et Harnack. Nouvelle série, X^e volume, 3^e fascicule, 1904, 268 pages.

Archbishop Benson, *Cyprian, his life, his times. his work*, 636 pages, 1897, p. xxii et xxxiii. Londres.

2. Les éditions du *De unitate* :

1563. Manutius.

1568. Pamèle.

1648. Rigault.

1726. Dom Maran.

1868. 1^{re} édition critique des œuvres de Cyprien, par Hartel, de Vienne.

3. Les interpolations du *De unitate* :

Benson, *op. cit.*

J. Chapman, *Les interpolations dans le traité de saint Cyprien sur l'unité de l'Eglise* (Revue Bénédictine, juillet et octobre 1902, janvier 1903). Compte rendu de Harnack (*Theologische Literaturzeitung*, n° 9, 23 avril 1903).

4. Le système de Cyprien :

1885. Otto Ritschl, *Cyprian von Carthago und die Verfassung der Kirche*.

1896. Delarochelle, *L'idée de l'Eglise dans saint Cyprien*. Revue d'histoire et de littérature religieuses.

1896. Goetz (de Giessen), *Das Christenthum Cyprians*.

1897. Benson, *op. cit.*, pp. 128-223.

5. Les influences qui ont formé la pensée de Cyprien :

1885. Jean Réville, *La religion à Rome sous les Sévères*, 302 p. in-8°. Paris.

1893. Eugène de Faye, *Saint Cyprien et les influences qui l'ont formé*. Revue de théologie et de philosophie, p. 105-116.

1894. Jean Réville, *Les origines de l'épiscopat*. Étude sur la formation du gouvernement ecclésiastique au sein de l'Église chrétienne dans l'empire romain, 538 p. Paris.

1906. Eugène de Faye, *Saint Cyprien*. Cours inédit.

GASTON RIOU

LA GENÈSE
DE
L'UNITÉ CATHOLIQUE
ET LA
PENSÉE DE CYPRIEN

« Ce qui distingue l'Eglise de Rome, c'est le besoin de l'ordre, l'instinct de l'autorité, la préoccupation du gouvernement. »

EUGÈNE DE FAYE
(*Clément d'Alexandrie*, p. 8).

THÈSE

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ LIBRE DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

Pour obtenir le grade de Bachelier en Théologie
et soutenue publiquement le 18 juillet 1907, à 10 heures.

PARIS
LIBRAIRIE FISCHBACHER

33, RUE DE SEINE, 33

1907

Tous droits réservés.

FACULTÉ LIBRE DE THÉOLOGIE PROTESTANTE

Examineurs de la soutenance :

M. E. MÉNÉGOZ, Président de la soutenance.

MM. E. MÉNÉGOZ,	}	Examineurs.
J. VIÉNOT,		
M. GOGUEL,		

La Faculté n'entend ni approuver ni désapprouver les opinions particulières du candidat.

72 420.

A. S.

A M. EUGÈNE DE FAYE

Professeur à l'École pratique des Hautes Études

ET

A M. L'ABBÉ LABERTHONNIÈRE

Directeur des *Annales de Philosophie chrétienne*

PRÉFACE

L'unité de l'Église doit être visible ; elle se manifeste dans un organisme de droit divin : telle est l'unique conception qui fasse des néo-catholiques des catholiques. Pour être à même de la juger nous avons entrepris de l'étudier dans sa genèse.

Notre premier chapitre, écrit à contre-cœur (car nous ne cachons pas notre sympathie pour les néo-catholiques), prétend apporter ce jugement. Nous avons élagué à dessein la broussaille érudite, voulant donner une étude *systématique*, un essai de philosophie de l'histoire, sans plus. Mais la solidité des bases critiques a été longuement vérifiée. Ces pages faciles résultent d'un travail de texte de deux années.

Notre second chapitre est au contraire une étude purement *historique*. Elle veut résoudre une question encore mal élucidée, celle du rôle de l'évêque de Rome dans le système de Cyprien. L'exposé est lourd de citations ; on y critique des critiques ; ce chapitre est aussi raboteux que le précédent est uni.

S'il suffisait pour être catholique d'aimer le catholicisme en artiste, de ressentir au plus profond de soi-

même la poésie de son culte au chœur des vieilles cathédrales médiévales, la majesté de son passé et la colossale puissance de son rêve de centralisation universelle, nous serions à Rome depuis longtemps.

Mais l'histoire, en nous faisant toucher du doigt les causes contingentes de la grandeur de l'Église romaine, nous a ouvert les yeux sur les forces de décadence qui amèneront fatalement sa ruine. Elle nous a appris que la Rome chrétienne n'est pas plus éternelle que la Rome impériale, et qu'il n'existe pas d'organisme de droit divin.

LA GENÈSE DE L'UNITÉ CATHOLIQUE

ET LA

PENSÉE DE CYPRIEN

I

L'ÉGLISE UNE ET INDIVISIBLE¹

Que la conception romaine d'une *Eglise une et indivisible* soit le produit d'un développement historique et non l'effet d'un dessein du Christ : c'est ce qu'une personne avertie, quelle que soit sa foi pratique, ne peut mettre en doute. La démonstration d'Auguste Sabatier, qui ramasse en un faisceau les résultats du labeur d'un siècle, est péremptoire. Mais les partisans de l'unité romaine, (et je ne parle ici que de *cette élite progressiste*, vivante, croyante et libre, sans laquelle le catholicisme, en France du moins, ne serait que l'expression symbolique d'un ordre de choses qui s'écroule)², les partisans néo-catho-

1. Ce chapitre a été lu en conférence à la séance de la Société de théologie du 15 mars 1907, sous la présidence de M. Jean Réville, professeur au Collège de France, en présence du P. Laberthonnière, directeur des *Annales de philosophie chrétienne*, critique désigné.

2. Ceci soit dit sans aucune acrimonie, et surtout sans préjudice de ce qu'on peut penser du Protestantisme.

liques de l'unité romaine, dis-je, se taisent sur les titres historiques, réputés mensongers, sur les lettres de noblesse qui accrédiétaient cette unité auprès du grand nombre, et, s'élançant d'un bond en pleine métaphysique religieuse par-dessus l'enchaînement des contingences, divinisent cet enchaînement lui-même et fondent l'état de fait sur une volonté de Dieu. Les uns se représentent l'Eglise à travers les siècles à la façon d'un organisme qui évolue toujours fidèle à lui-même ; d'autres, d'un tour d'esprit plus juridique, voient dans l'Eglise la puissance qui a le monopole de l'éducation religieuse de l'humanité. Mais tous ces petits-neveux de Newman ont une seule et même préoccupation : comment justifier l'unité romaine sans faire fonds sur sa patente évangélique, démontrée fausse par les historiens indépendants ? Et ils répondent presque unanimement : il est chimérique d'appliquer à l'histoire chrétienne le critère des origines : les origines sont brumeuses ; et, par les rares trouées que la critique arrive à pratiquer dans l'actualité vivante, on ne découvre que des états embryonnaires de l'être vivant qu'est l'Eglise. L'unité romaine se justifie par elle-même. Elle est l'organisme où Dieu continue à s'incarner ; elle est Dieu lui-même se réalisant sur la terre. Ainsi, dans l'Eglise, ce qui est, doit être. L'abbé Murri ne maintient ses convictions d'aujourd'hui que parce que l'Eglise, il en a l'assurance, les adoptera demain. L'Eglise ne peut être jugée par rien, puisqu'elle est elle-même la norme de la vérité.

Que penser de cette conception d'une Eglise une et

indivisible, évoluant à travers l'histoire sous l'égide de Dieu, unique organe de l'action rédemptrice du Christ, porteuse unique de la vérité ? Cette idée grandiose d'une société temporelle recélant tout ce que la terre peut contenir de ciel, d'un corps élu une fois pour toutes et devant lequel se décide la destinée de chaque homme, cette idée peut-elle historiquement se légitimer ? L'étude sommaire de la genèse de l'unité romaine et des influences qui formèrent son théoricien, nous fournira une réponse nette et claire.

Voici, dans ses traits essentiels, la doctrine de Cyprien sur l'unité de l'Eglise :

Dans chaque communauté l'évêque incarne l'Eglise, quiconque est avec l'évêque est dans l'Eglise ; quiconque n'est pas avec l'évêque n'est pas dans l'Eglise, que ses idées personnelles soient ou ne soient pas orthodoxes, que sa conduite soit bonne ou répréhensible. Hors de l'Eglise il n'y a pas de salut. L'évêque est le cep d'où les sarments, presbytres, diacres et fidèles, tirent leur sève. Chaque évêque, individuellement, est institué par le Christ. Tous les évêques sont égaux. Si l'évêque incarne la communauté, le sénat des évêques incarne l'Eglise ; chacun de ses membres possède une part de l'héritage indivis : cet héritage c'est l'Eglise une et indivisible ¹.

1. *Apostolis omnibus parem potestatem tribuat... Hoc erant utique et ceteri apostoli quod fuit Petrus, pari consortio praediti et honoris et potestatis (De unitate, c. 4).*

Episcopatus unus est, cujus a singulis in solidum pars tenetur, c. 5.

L'Eglise, société tangible, est une: telle est l'affirmation centrale, l'âme même du système de Cyprien.

Il conçoit l'Eglise à la façon d'une entité suprasensible, existant en Dieu, et constituant une des faces de l'unité divine. Grâce à l'exégèse allégorique, le seul legs de l'école d'Alexandrie que les Occidentaux massifs n'aient pas répudié, il retrouve l'Eglise sous les vocables les plus inattendus: « l'arche du déluge », « la seule maison » demeurée debout à la chute de Jéricho, « la seule maison » de l'agneau pascal, « l'épouse du Christ », « la robe sans couture »¹, n'en sont que les expressions figuratives; et chacune redit à sa façon que l'Eglise est une. Quiconque, déchire la tunique du Christ est exécrable; quiconque abandonne l'épouse du Christ est adultère. Quiconque, enfin, oserait rompre l'unité, pécherait contre la fraternité.

Et pastores sunt omnes, et grex unus ostenditur, qui ab apostolis omnibus *unanimes consensione* pascatur c. 4.

1. Tous ces vocables se trouvent expliqués dans les cc. 6 à 9 du *De unitate*.

Adulterari non potest *sponsa Christi*, incorrupta est et pudica... quisque ab ecclesia segregatus *adulterae* jungitur, a promissis ecclesiae separatur; nec perveniet ad Christi praemia, qui relinquit ecclesiam Christi... si potuit evadere quisquam qui *extra arcam Noe* fuit, et qui *extra ecclesiam* foris fuerit evadet, c. 6.

Hoc *unitatis sacramentum*, hoc vinculum concordiae inseparabiliter cohaerentes ostenditur quando in evangelio *tunica Domini* J.-C. non dividitur omnino nec scinditur, sed sortientibus de *veste Christi* quis Christum indueret, integra vestes accipitur et *incorrupta atque indivisa tunica* possidetur... sacramento vestis et signo declaravit ecclesiae unitatem, c. 7.

Stare tu et vivere putas posse de ecclesia recedentem, sedes tibi alias et diversa domicilia condentem, cum dictum sit ad *Rahab*... Item sacramentum Paschae nihil aliud in Exodi lege contineat quam ut agnus, qui in figura Christi occiditur, *in domo una* edatur, c. 8.

nité chrétienne, qui est la marque même du vrai fidèle.

Remarquez qu'il ne démontre en aucune façon ses allégations sur l'unité de l'Eglise, qu'il ne leur donne pas la moindre base philosophique ou dialectique. En homme pratique, il fait mieux : il auréole l'Eglise, il lui tresse une couronne de symboles parlants et en associe l'idée aux sentiments les plus profonds et les plus ardents de la chrétienté d'alors.

Et n'allez pas croire qu'« être dans l'Eglise » signifie : partager les mêmes convictions dogmatiques, pratiquer la même morale et vivre des mêmes espérances que son évêque. Avoir la foi de l'Eglise et en vivre, ce n'est pas encore être dans l'Eglise. Pour un fidèle, être dans l'Eglise, c'est communiquer avec son évêque ; pour un évêque, être dans l'Eglise c'est communiquer avec ses collègues. Un groupe de croyants qui, pour une raison ou pour une autre, se tient à l'écart de la hiérarchie, un saint lui-même dont le cœur déborde d'amour, mais qui vit en dehors de la juridiction épiscopale, sont perdus. Un confesseur, qui meurt pour le Christ hors des cadres ecclésiastiques, est perdu¹. Le credo orthodoxe dans une bouche sincère, mais schismatique, est hérétique. L'Eglise, conduite par le corps unanime des évêques,

1. *Tales etiamsi occisi in confessione nominis fuerint, macula ista nec sanguine abluitur. Inexpiabilis et gravis culpa discordiae nec passionis purgatur. Esse martyr non potest, qui in ecclesia non est... Exhibere se non potest martyrem, qui paternam non tenuit caritatem (De unitate, c. 14).*

est la seule arche de salut : quiconque en refuse l'entrée, quels que soient sa foi, sa vertu, son amour, son sacrifice, quiconque l'abandonne, même poussé par un devoir supérieur, est englouti : « *Salus extra ecclesiam non est* . »

Au III^e siècle, la règle de foi n'est pas mise en question ; le néo-gnosticisme a été éliminé et s'est constitué en église rivale. Il n'y a plus un hérétique dans l'Eglise. Les luttes intérieures ne portent que sur deux points de discipline : le mode de réadmission des relaps et la valeur du baptême administré par les hérétiques. Ce sont des points secondaires. Cyprien lui-même reconnaît le droit à un évêque d'opiner comme il l'entend sur ces questions, pourvu qu'il ne brise pas le lien de la concorde¹. Mais ce qui les aggrave, c'est qu'elles donnent lieu, ici et là, à Carthage, et jusqu'à Rome, qui symbolise le bloc catholique, à de véritables schismes ; et ces fêlures à l'unité sacrosainte soulèvent le cœur d'un Denys d'Alexandrie, d'un Fabien d'Antioche, d'un Firmilien de Césarée ; mais surtout, elles ulcèrent l'âme de Cyprien, de celui qui, après avoir donné un corps à l'unité mystique des croyants, est poussé par la logique de son système à cette affirmation fatale : hors de l'Eglise, c'est-à-dire hors des cadres hiérarchiques, il n'y a pas de salut. Etre sauvé, c'est donc avoir la foi de l'Eglise ; mais de plus, *c'est prêter serment de loyalisme à l'évêque, adhérer à la confédération catholique et y faire acte de citoyen.*

1. Ep., 72, 3.

Cyprien est le père du catholicisme car l'essence du catholicisme c'est sa notion gouvernementale, de l'unité, la « visibilité » de l'unité.

Une vue rapide de l'histoire des trois premiers siècles permet de marquer avec précision les étapes de l'idée d'unité, qui arrive à son point de maturation dans le système de Cyprien.

Le Christ a voulu une chose : jeter les bases de la cité de justice où les hommes, immortels et libres, seront frères. Les premiers disciples s'aimaient. D'emblée, ils se sont constitués en société ; ils ne pouvaient autrement : une fois conquis par le Christ, une fraternité ardente les liait les uns aux autres. C'est ce sentiment nouveau, profond, puissant, qui gagnait les cœurs à la religion naissante et qui fut l'agent le plus efficace de la rapide expansion du christianisme. Dans l'attente du Christ, on ne songeait pas à s'organiser. Mais tous les convertis se sentaient membres d'un seul corps¹. Paul et Jean ont donné les premiers une expression théologique à cette union mystique des croyants.

Ces luttes contre le gnosticisme et l'inspiration individuelle donnèrent bientôt, dans les communautés, une importance unique aux hommes qui avaient pour fonction de maintenir la tradition et la discipline. En Asie Mineure, « dans cette vieille terre de sujétion », le

1. Paul, au plus fort de la lutte, n'a pas songé à briser le lien qui unissait ses Eglises à celles de Palestine.

pouvoir exécutif, qui était entre les mains d'un seul homme, s'arrogea le pouvoir absolu : ce fut l'œuvre d'Ignace d'Antioche¹. Cet homme avait horreur des spéculations philosophiques et il ne perdait pas son temps à discuter avec les hérétiques. Que le fidèle marche d'accord avec son évêque et il sera sûr d'être dans la vérité : voilà tout son mot d'ordre. En ce sens, il est l'ancêtre de Cyprien. L'idée, la seule idée, qui revienne inlassablement sous sa plume fougueuse, c'est que l'union spirituelle doit prendre corps dans l'unité ecclésiastique et que la soumission à l'évêque est le seul remède aux maux de l'Église.

Née en Asie Mineure, l'institution de l'épiscopat monarchique ne donna toute sa mesure qu'après avoir reçu l'empreinte de Rome où s'étaient développés de bonne heure le ritualisme et le sacerdotalisme². Les théories de l'institution apostolique et de la succession épiscopale, créations romaines, lui donnèrent son armature historique. Durant tout le II^e siècle, à mesure que la lutte s'avivait entre la tradition et les nouveautés hérétiques, l'épiscopat monarchique se fortifiait dans l'Église tout entière. La chrétienté offrit alors le spectacle d'un vaste réseau de communautés groupées chacune autour de son évêque, comme le protoplasme cellulaire autour de son noyau, et unies étroitement entre elles sans le

1. *Les origines de l'épiscopat*, étude sur la formation du gouvernement ecclésiastique au sein de l'Église chrétienne dans l'empire romain. 338 p., par Jean Réville (voir pp. 442-520).

2. Jean Réville, *op. cit.*, p. 520.

secours d'aucune organisation fédérative. Elles étaient en relations continuelles ; elles cherchaient à se mettre d'accord sur toutes les questions de quelque importance ¹, et étaient animées d'un véritable patriotisme catholique.

Cyprien établit en droit ce qui existait en fait : il donna un corps à l'âme éparse de l'Église. Il est le fondateur de l'unité catholique ². Il n'entre pas dans notre propos de montrer en quoi la conception de Cyprien se distingue de celle des évêques de Rome qui faisaient déjà figure de pape ni de celle qui s'est réalisée de nos jours. Le seul fait qu'il nous importe de relever, c'est qu'*avec Cyprien l'unité spirituelle, dont les croyants avaient conscience, s'incarne dans un organisme politique et s'y absorbe*. Depuis lors on a fait des distinctions ; on a dit

1. Eusèbe H. E., l. V. Les Églises de Palestine et d'Alexandrie : « Nous nous sommes mis d'accord tous les ans pour le jour de Pâques. »

2. Voici les étapes du développement de l'unité catholique :

1. Solidarité étroite et puissante des croyants, sentiment congénital au christianisme.

2. Unité *mystique* théologiquement exprimée par Paul et Jean.

3. Unité *constitutionnelle* par l'épiscopat, dans les *communautés* (voir : Pastorales et Ignace).

4. Unité *pratique* de l'Eglise *œcuménique* [H. E., l. V].

5. Unité *doctrinale* de l'Eglise en face du danger des *hérésies*.

6. Unité *disciplinaire* de l'Eglise en face du danger des *schismes*.

7. Unité *constitutionnelle* de l'Eglise par l'*épiscopat* (Cyprien, Les Grands Conciles).

8. Unité *pratique* de l'Eglise par le *pape* (M. A., xvi^e, xvii^e et xviii^e siècles).

9. Unité *constitutionnelle* de l'Eglise catholique par le *pape* (Vatican, 1870).

L'unité se crée des organes. L'organe de l'unité a une autorité absolue : c'est d'abord l'évêque dans sa communauté ; puis, dans l'Église œcuménique, les conciles, et enfin le pape.

que l'âme de l'Eglise déborde le corps de l'Eglise. Mais pratiquement, et en bonne logique, on confond l'âme et le corps ; pratiquement on applique la parole de Cyprien : « Hors de l'Eglise (société réelle, une et indivisible), il n'y a pas de salut. »

Si l'on analyse la pensée de Cyprien on y distingue deux éléments fondamentaux. Le premier, *l'unité mystique des croyants*, dont Cyprien a la sensation aiguë, tient à sa qualité de chrétien, et a une valeur permanente. Le second, *la divinisation de l'Eglise*, qui résulte de son esprit romain, et de la situation de l'Eglise au III^e siècle, n'a qu'une portée momentanée, accidentelle, comme les causes qui lui ont donné naissance. Et c'est précisément cet élément, tout contingent, fruit de circonstances transitoires, qui constitue l'armature du système de l'unité romaine, l'essence même du catholicisme.

Réalité purement mystique au début, l'Eglise, sous la pression des nécessités, s'est donnée peu à peu, à travers les trois premiers siècles, une forme politique. On ne comprendrait pas qu'une puissance à ce point socialisante et qui voulait devenir un facteur historique, ne se fût pas organisée. Mais elle a divinisé son organisation, d'abord l'épiscopat monarchique, ensuite l'Eglise unifiée. Pourquoi ? Nous l'avons vu, c'est la lutte contre l'anarchie intestine, à la fois dogmatique et morale, qui a conditionné la première forme politique de l'Eglise ; et la théorie épiscopale ne fut à l'origine qu'une arme de

guerre. En est-il de même de sa deuxième forme, la forme unifiée? L'unité catholique fut-elle, en son temps, une concentration de combat?

Jusqu'au ⁱⁱe siècle, la masse chrétienne s'était gouvernée démocratiquement. Elle était d'ailleurs peu dense et constituait une admirable élite. En dépit des divergences d'opinion qui se faisaient jour au milieu d'elle, elle avait conservé l'unité à force de véritable christianisme. Mais, durant la période des Sévères, les foules firent invasion dans l'Eglise et abaissèrent son niveau moral. Cyprien comprit qu'il *fallait pour les contenir un gouvernement puissant et tutélaire*. Et tandis que la valeur des fidèles s'altérait, l'Eglise était sur le point de subir l'assaut le plus formidable. Déjà décimée par la persécution de Dèce, elle allait avoir à faire front aux persécutions générales et systématiques de Valérien et de Dioclétien. *Cyprien comprit la nécessité d'une concentration énergique*. Au double point de vue intérieur et extérieur, pédagogique et polémique, la conception de l'Eglise une et indivisible fut salutaire. Si l'on accorde qu'une discipline rigoureuse et la coordination des efforts de tous sont nécessaires à la victoire, — et qu'il y a un âge dans la vie des peuples, qui réclame la rudesse d'une main de fer, — il faut reconnaître que le régime de l'unité hiérarchique fut légitime à son heure.

Toutefois, hâtons-nous d'ajouter que Cyprien, quoiqu'obéissant à des raisons d'opportunité, ne fait jamais valoir que des raisons dogmatiques. S'il agit en homme

d'Etat, il parle en docteur. Il donne à l'Eglise une constitution admirablement adaptée aux nécessités du moment ; et cette constitution qu'il vient de créer, il la déclare congénitale au christianisme, il la défend comme l'œuvre même du Christ et la divinise. D'où vient cette contradiction ?

Il faut d'abord remarquer que Cyprien, en vrai homme d'action, ne crée pas de toutes pièces son système, mais bien plutôt qu'il tire, des prémisses posées par Irénée et Tertullien, une conclusion qui s'imposait déjà inconsciemment à l'ensemble des croyants. En second lieu, l'exégèse allégorique, en le confirmant dans l'idée d'un développement uniforme de l'Eglise, lui permet de trouver dans l'Evangile la charte constitutive de cette unité romaine dont il était en réalité le fondateur ; en sorte que Cyprien croyait formuler l'idéal chrétien permanent quand il ne faisait que donner un corps à l'idéal confus qui flottait dans l'air. Enfin, à simple lecture de son œuvre, on se rend compte que ce grand homme d'Etat est un mystique, et que son originalité consiste précisément dans la possession de ces deux qualités contradictoires : un sens politique de premier ordre et une mysticité profonde¹. La communion des élus et leur unité en Christ constituent la substance de sa foi pratique.

1. Il faut bien s'entendre sur le sens du mot *mystique* appliqué à Cyprien.

L'évêque de Carthage n'est pas un *mystique transcendantal*. Le ressort de sa vie n'est pas, comme pour Origène, l'impatience du savoir inférieur qui ne donne que l'ombre des choses et l'ardente aspiration à une gnose suprême qui introduira l'âme dans le mystère de Dieu. (Voir

En ce sens il est un chrétien de vieille roche et résume ce que les trois premiers siècles ont eu de plus pur. Mais il est Romain et ne conçoit pas l'unité nue de l'Esprit. A ses

M. Eugène de Faye, *Origène*, cours inédit à l'École pratique des Hautes-Études.)

Le mysticisme de Cyprien est un *mysticisme pratique*.

Il faut d'abord noter que notre évêque agit très souvent d'après des révélations particulières. Les *Lettres* 12, 17 et 18 contiennent à elles seules six mentions de faits de ce genre. D'ailleurs si l'on n'a pas le temps de relire, à ce point de vue, les 59 lettres qui nous restent de Cyprien, on peut se borner à parcourir le chapitre xii de la *Vita Cypriani* de Pontius, qu'un vieil éditeur intitule : « *Coelesti visione recreatus, de martyrio subeundo ejusque dilatione divinitus admonetur.* » Le passage qui commence par ces mots : *atque ut omittam frequentiam visitantium fratrum... admirabilem visitationem Dei non prateribo...* résume très bien l'idée qu'on se fait de la vie intérieure de Cyprien quand on a lu son œuvre. Les mystiques ont en général une grande pudeur d'âme ; et celui qui nous occupe ne consent à se départir de sa réserve qu'à la dernière extrémité, quand les nécessités de la défense l'exigent absolument. Malgré cela, si nous trouvons de nombreux indices, dans ses écrits, de manifestations extatiques, il faut bien admettre que sa vie en était particulièrement riche.

Écoutez-le surtout parler de l'Eglise. Sans doute le pasteur d'Hermas et Origène l'ont conçue déjà comme une entité suprasensible. Mais chez Cyprien, cette notion se vide de tout contenu philosophique. Elle est une expression mystique qui recèle avant tout un sentiment de fraternité ardente entre chrétiens, et la certitude de l'union indissoluble, actuelle et éternelle, des élus. Relisez, dans cet ordre d'idées, les lettres 12, 14, 15 et 17 du recueil, et tout le *De unitate*, particulièrement le chap. v. Dans sa grande épître aux confesseurs et aux martyrs, il parle de l'Eglise avec l'allégresse mystique qui poussait saint François d'Assise à s'écrier : « Soyez loué Seigneur pour sœur eau... pour frère feu,... pour sœur notre mère la terre. » Son amour pour l'Eglise est du même ordre. Il a incarné dans sa personne l'unité de l'Eglise avant de s'en faire le théoricien. Ou dirait que Moehler le vise, dans son chapitre sur l'*Evêque*, *expression de l'amour des chrétiens* : « Tous les fidèles, dit le théologien bavarois, aussitôt que le principe saint et organisateur se manifeste en eux, se

yeux, unité intérieure et extérieure, c'est une seule et même chose. Et quand le Nouveau Testament, avec la doctrine paulinienne du corps de Christ et le τετελειωμενοι εις εν johannique, lui parlait d'union mystique, cet esprit massif et réaliste de Romain entendait : l'unité administrative et contrôlable, l'Eglise tangible, une et indivisible. C'est ainsi que, chez Cyprien, les raisons tactiques se doublent et s'enveloppent jusqu'à devenir inconscientes, de raisons mystiques et dogmatiques qui paraissent à tort ses vraies raisons. C'est ainsi que cet homme d'Etat parle et croit agir en docteur.

Mais il est temps de mettre Cyprien hors de cause. Homme représentatif par excellence, il incarne non seulement le III^e siècle avec ses tendances caractéristiques, mais encore le génie occidental, le génie romain. C'est le génie romain qui a transformé le christianisme en catholicisme ; c'est lui qui a créé l'unité catholique, corps et âme.

L'âme d'abord. Comparons Clément d'Alexandrie et Tertullien dans leur conception de la morale. Le premier n'a que faire d'un code de préceptes. Il cherche à dégager un principe dont nous tirerons les conséquences et qui

sentent tellement entraînés les uns vers les autres, et vers la réunion, que ces mouvements intérieurs ne cessent que lorsqu'ils se voient représentés par une image. L'évêque est donc la réunion visible des fidèles en un lieu déterminé ; il est l'amour personnifié des uns envers les autres, la manifestation et le point central vivant des sentiments chrétiens, tendant à l'unité ; et puisque ceux-ci peuvent être contemplés sans cesse dans l'évêque, il est l'expression de l'amour même des chrétiens, il est de plus le moyen de l'entretenir et de le conserver » (*Die Einheit in der Kirche*, p. 187).

nous permettra de déterminer nous-mêmes quel est notre devoir précis dans un cas donné. Epictète ne fait pas autre chose. Mais il faut à Tertullien une législation morale positive, un texte précis qu'on ne discute pas. C'est le vieux légiste autoritaire qui revit dans le chrétien. Clément me traite en homme, Tertullien en enfant. L'un est grec, l'autre est romain.

Comparons encore l'attitude de ces deux hommes dans la lutte contre l'hérésie. Le premier entre en discussion avec l'hérétique. Il ne veut le vaincre que par l'évidence de ses arguments. Il croit à la puissance intrinsèque du vrai. Le second refuse la discussion. Il ne se soucie pas d'éclairer l'adversaire ; il veut seulement l'empêcher de nuire. A cet effet, il dit au fidèle : voici ta règle de foi ; elle renferme tout ce que tu dois croire. Ne va pas au delà : *non ultra regulam*. N'écoute pas l'hérétique : il n'a pas la vraie tradition. La tradition, c'est ton évêque. N'aie d'oreilles que pour ton évêque. Inutile de discuter avec l'hérétique : il n'apporte que des nouveautés ; il est donc jugé d'avance.

Ce parallèle montre que le triomphe de Tertullien et de Cyprien, c'est la victoire de l'esprit romain sur l'esprit grec. Nous sommes en droit de dire que la conception de l'Eglise une et indivisible doit sa naissance à la crainte de la libre initiative de l'esprit et au besoin tout administratif de garanties extérieures de la vérité, c'est-à-dire aux deux caractères les plus romains du génie romain. Et non seulement Rome a prêté son âme au système, mais encore, par le prestige qu'exerçaient son empire

universel, son administration et ses armées, elle lui a imposé irrésistiblement sa forme. Le génie de Rome a créé le système catholique, corps et âme.

Étant donné le témoignage indubitable de l'histoire, nous ne pouvons pas croire que l'organisation ecclésiastique catholique soit divine, éternelle. Nous ne voyons en elle qu'une forme historique du christianisme, le résultat de causes contingentes, transitoires, non une forme nécessaire. Elle fut un puissant agent de progrès. Nous l'admirons sous le Bas-Empire : elle resta debout quand tout s'écroulait, elle évangélisa les Barbares. Nous l'admirons au Moyen Age dans son rêve d'une cité universelle. Il fut un temps où elle était poussée par le vent de l'avenir.

Mais après avoir salué dans l'unité romaine l'organisation puissante qui permit jadis à l'Evangile d'être un facteur historique, nous sommes contraints d'affirmer que cette organisation a fait son temps, qu'elle est et sera de plus en plus une survivance.

Oh ! si l'Eglise était de droit divin ! Comme le devoir serait plus simple ! D'un côté l'armée de Dieu qui doit vaincre ; de l'autre, l'armée du mal qui doit se soumettre ou mourir. Comme cette conception, à la fois dramatique et réaliste de l'histoire, saurait éveiller la chevalerie des cœurs altérés de dévouement, avides d'absolu. Quand Jésus nous dit : suis-moi ! et que nous nous demandons quel est le devoir présent, s'il est ici ou là, et même s'il est dans une Eglise, avec quelle allégresse nous nous

engagerions dans l'armée catholique, si nous étions sûrs qu'elle est la milice unique et permanente du Christ ! Au lieu de se frayer une voie pénible vers l'avenir, au lieu d'attendre avec anxiété que l'aube luisse, au lieu de livrer dans le tumulte des égoïsmes, le combat solitaire qui consiste à croire à la victoire de l'esprit quand même, au lieu de marcher par la foi.... oh ! s'enrôler dans une troupe que Dieu mène et être conduits à l'assaut. N'avoir plus à chercher sa voie, n'avoir plus qu'à s'élancer et à se battre ! Comme la combativité juvénile qui nous ronge ressent d'attrait pour une milice qui aurait du droit divin le monopole de l'action du Christ ! Malheureusement, il n'existe pas d'organisation divine, pas plus qu'il n'existe de monarchie du droit divin.

Faut-il s'en plaindre ? En réalité, si la divinisation d'une Eglise historique développe l'abnégation, la foi en la puissance intrinsèque de l'Évangile développe une abnégation supérieure ; et, tandis que le monopole étouffe souvent des aspirations légitimes, la libre et loyale concurrence des idées religieuses produit du tumulte, à la vérité, mais accélère le progrès du monde. Le fait est indiscutable : les Eglises se servent mutuellement de pierre à aiguiser.

Mais on peut être monarchiste sans croire au droit divin. Je puis appartenir à une Eglise unifiée et autoritaire, arriver à la certitude que son gouvernement est d'ordre positif, contingent, non de droit divin, et tenir cependant à la centralisation pour des raisons tactiques. La monarchie absolue peut être utile et l'a certainement été.

Mais ce que je ne comprends pas, c'est qu'on sache l'histoire et que l'on persiste à croire que dans le nombre des Eglises historiques une seule soit divine, une seule incarne Dieu. L'histoire dément cette prétention si le patriotisme ecclésiastique l'excuse. Les haines d'églises, ces haines que Dieu hait et qui le discréditent, ont leur source dans cette prétention. Tournons-nous une bonne fois vers le passé pour constater qu'il n'est pas lui qui nous donne une autorité quelconque, mais bien notre marche résolue vers l'avenir à la suite du Christ. A la conception d'une Eglise stationnaire par fidélité au passé se substituera la conception d'une Eglise progressiste par devoir. J'ai bonne confiance. Je sais qu'il s'établira un jour (que ce jour soit lointain, qu'importe !) une unité supérieure répondant au double besoin, de plus en plus ressenti, d'autonomie et d'unité. Ce sera un miracle de charité que la fondation de cette catholicité nouvelle, mais ce miracle se prépare par l'immense et laborieuse révision historique et dogmatique qui a rempli le xix^e siècle et qui n'est pas encore achevée. En attendant, rivalisons d'amour et de foi entre chrétiens et tendons-nous la main, non pour ébaucher une association factice, mais pour nous sentir les coudes dans la mêlée. Peut-être nous battons-nous quelquefois, mais il y a une façon de se battre qui ne crée pas la haine et qui ne scandalise personne.

Il nous est impossible de croire que l'unité catholique soit divine, ni même qu'elle soit réelle, mais une foi plus haute nous unit. Nous croyons à la cité de justice qui s'élabore, sous l'égide du Christ vivant, par l'effort multiple, confus

et souvent contradictoire des Eglises et de tous les groupes voués à la recherche de la vérité et à sa réalisation pratique. Nous croyons à la vérité, c'est-à-dire à Dieu, plus qu'aux formes caduques qui le représentent aujourd'hui et qui demain feront place à d'autres. Nous croyons à la puissance de l'Esprit plus qu'aux organisations qui lui servent un jour de levier. Nous croyons à l'Eglise finale, à la cité de justice, avant de croire en notre Eglise. « L'Eglise sans tache, disait saint Augustin, n'est pas encore ; elle se prépare pour apparaître glorieuse au jour du Seigneur. »

Le but, c'est la cité ; les moyens sont divers et nombreux : ne les déifions pas ; c'est se déifier soi-même. Vouloir le but avant tout, c'est la seule manière de juger avec équité les Eglises particulières, de collaborer à l'action permanente du Christ, et d'être, non pas l'épave immobile que le courant déposa un jour sur la rive, mais la goutte d'eau du fleuve de Dieu qui s'avance vers l'avenir.

II

LA PRIMAUTÉ DE L'ÉVÊQUE DE ROME DANS LE SYSTÈME DE CYPRIEN

Par crainte de répéter des affirmations établies cent fois pour une et qui sont devenues des lieux communs historiques, nous nous bornons, dans ce chapitre, à prendre acte des deux grands principes politiques de Cyprien :

1. *L'épiscopat monarchique, dont la promesse de Jésus à Pierre est la charte, comme base de l'unité de l'Église locale;*

2. *L'unanimité spirituelle des évêques égaux et autonomes, comme base de l'unité de l'Église œcuménique.*

Reste un troisième principe, qui n'a jamais eu de caractère effectif, mais qui est, à notre avis, l'élément le plus inquiétant, le plus symptomatique de la situation des esprits au III^e siècle, le plus gros d'avenir, de tout le système de Cyprien, je veux dire :

La primauté honorifique de l'évêque de Rome, envisagé comme le symbole, le « sacrement de l'unité ».

Si les deux premiers principes sont hors de discussion, le troisième a mis récemment aux prises MM. Benson,

Chapman et Harnack. Après un examen approfondi des pièces du débat, nous considérons cette question délicate comme définitivement réglée. Voici, en bref, nos raisons ¹ :

Le texte du chapitre iv du *De unitate* se présente sous trois formes :

1. Le texte pur, dans les mss. S, V, Ben., W, R et G, pour ne citer que ceux qui sont antérieurs au x^e siècle ;

2. Un texte destiné à supplanter le premier, dans les mss. M, Q, Bod. 3, H, où il est suivi, sauf dans H, du texte pur ;

3. Un texte provenant de la combinaison savante du texte pur et de l'interpolation, dans les mss. Bod. 4, T et t, où la combinaison n'est qu'ébauchée, et dans les mss. h, Pem., Bol., γ et δ où la combinaison est complète.

Le second texte affirme la primauté de Pierre. Émane-t-il de Cyprien ? C'est notre conviction. Mais il suffit pour notre propos d'envisager, non la question complexe de l'origine, mais seulement celle de la signification de l'interpolation. La doctrine impliquée dans les dix lignes que nous donnons en note, est-elle cyprianesque, oui ou non ²?

1. On peut lire le détail de la démonstration dans un mémoire que nous avons présenté à l'École pratique des Hautes Études sous ce titre : *Le texte du « de Unitate » de Cyprien et la critique contemporaine.*

2. Texte critique de l'interpolation (*De unit.*, c. 4) « Et eidem post resurrectionem dicit : pasce oves meas. Super illum aedificat ecclesiam, et illi pascendas oves mandat. Et quamvis apostolis omnibus parem tribuat potestatem, unam tamen cathedram constituit, et unitatis ori-

Pour les historiens anglicans qui vénèrent en Cyprien le Père de l'Épiscopalisme et dans le *De unitate* la lettre de noblesse de leur Église, la pensée de l'interpolation se trouve en contraste violent avec la pensée du texte pur.

Voici comment raisonne Benson :

L'idée de la souveraineté de l'évêque de Rome sur l'épiscopat universel cadre-t-elle avec la pensée de Cyprien ? Et il démontre sans difficulté qu'en théorie comme en pratique, Cyprien fut un adversaire décidé des prétentions césariennes de celui que Tertullien appelle par dérision « l'évêque des évêques ». La correspondance du « pape » ¹ de Carthage et du pape de Rome ne nous les montre-t-ils pas traitant d'égal à égal ? Et quand un homme remuant et énergique, Étienne, eut succédé à Corneille, nature incolore, Cyprien ne fut-il pas en perpétuel conflit avec le siège de Rome ? Se met-il une seule fois à ses ordres ? La simple lecture des lettres 68, 72, et 75 du recueil montre que non seulement il n'obéit pas à son collègue, mais qu'il le moleste à son tour en lui disant qu'il s'est excommunié lui-même par ses vaines menaces d'excommunication.

Mais, dira-t-on, il est humain d'être infidèle à ses

ginem atque rationem sua auctoritate disposuit. Hoc erant utique ceteri quod Petrus, sed primatus Petro datur, et una ecclesia et cathedra una monstratur. Et pastores sunt omnes, sed grex unus ostenditur, qui ab apostolis omnibus unanimi consensione pascetur. Hanc ecclesiae unitatem qui non tenet, tenere se fidem credit ? qui cathedram Petri super quem fundata ecclesia est deserit, in ecclesia si esse confidit ?»

1. Actes du martyre de Cyprien,

théories. Et puis Cyprien est un saint, et n'est-ce pas le propre de la sainteté de faire bon marché des règles ordinaires, guidée qu'elle est par un instinct supérieur ? Fort bien ! Admettons que la conduite de Cyprien à l'égard de Rome soit du domaine de la sainteté héroïque. Voyons sa théorie.

Elle est bien claire. L'Église est gouvernée par le corps des évêques, dont chaque membre, chef absolu d'un diocèse, est élu à vie. Il n'a aucun pouvoir de délégation, étant institué pour gouverner, non pour faire des gouvernants. Tous ses collègues réunis n'ont aucun recours contre lui, même s'il erre dans une question de l'importance du baptême. Il est maître et seigneur dans son diocèse, et ne doit compte de sa gestion qu'à Dieu seul. Écoutez plutôt Cyprien : « Ces considérations, écrit-il, au nom du VI^e concile de Carthage, nous les plaçons devant votre conscience, non pas à cause de l'autorité que nous possédons en commun, mais au nom du simple amour que nous nous portons. Nous croyons qu'étant donné la réalité de votre foi, vous aussi approuverez ce qui est religieux et vrai. Néanmoins il en est qui ne peuvent aisément se départir des principes qu'ils ont adoptés, ni abandonner facilement leur propre point de vue, mais qui savent maintenir les pratiques usitées chez eux sans briser le lien de la paix et de la concorde avec leurs collègues. Aussi nous abstenons-nous de toute violence et n'imposons-nous aucune loi : car, *dans l'administration de l'Église, chaque prélat agit comme il l'entend, ne devant compte de ses actes qu'au Seigneur* »,

(Ép. 72). L'évêque visé par ces ligues, et à qui l'on reconnaît la même liberté qu'aux autres dans le gouvernement de son diocèse, c'est Étienne, l'évêque de Rome. « Il nous reste, dit Cyprien en ouvrant le VII^e concile, à donner chacun notre jugement sur cette question spéciale, sans prétendre juger personne, sans vouloir exclure de notre communion celui dont le jugement différerait du nôtre. Aucun de nous ne se constitue évêque des évêques et ne force ses collègues à lui obéir... *Car un évêque ne peut ni juger un collègue, ni être jugé par un collègue.* Nous devons tous attendre d'être jugés par Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui seul a la charge de nous établir sur son Église et de prononcer sur nos actes. »

Il est inutile de suivre Benson plus longtemps. Que l'idée de l'hégémonie romaine soit étrangère à la pensée de Cyprien, qu'elle soit la négation pure et simple de son principe essentiel, le gouvernement de l'Église par le corps unanime des évêques, cette démonstration n'est pas à faire si l'on a la moindre connaissance directe de Cyprien. Mais l'interpolation renferme-t-elle la doctrine de l'hégémonie romaine ?

Le chapitre iv du *De unitate* veut prouver que l'épiscopat monarchique est de droit divin. Sa patente évangélique, c'est la promesse de Jésus à Pierre : « Tu es Petrus et super hanc petram... etc. » C'est à ce point que les deux textes bifurquent.

Le premier vise les rebelles carthaginois, la faction de Félicissime. Cyprien leur démontre que tous les apôtres et par suite tous les évêques sont égaux, mais qu'une

église locale ne doit avoir qu'un évêque, Jésus n'ayant fait qu'à un seul apôtre la promesse des grâces surnaturelles. L'épiscopat monarchique est le garant de l'unité, le ciment de l'Église, de cette Église qu'il salue mystiquement dans sa grande lettre aux Confesseurs et aux martyrs, par cette apostrophe où il faut voir bien plus qu'une personnification de rhéteur : « Oh ! que l'Église de Jésus-Christ est heureuse, soit par les vertus qui l'honorent pendant la paix, soit par la gloire qui lui revient du sang de ses martyrs durant la guerre ! Tantôt éclatante de blancheur par la pureté de ses œuvres ; tantôt revêtue de pourpre par la confession de ses martyrs ! » Que les rebelles de Carthage obéissent donc à leur seul évêque légitime, et ils auront le droit d'être sûrs d'avoir la foi ! Que s'ils se détachent de lui, que s'ils rompent la divine unité dont l'épiscopat monarchique est la solide garantie, ils ne sont plus dans l'Église.

Le second texte affirme autant et mieux que le premier l'égalité absolue des apôtres et l'unité de l'Église par l'unanimité des évêques. Écoutez : « *Parem tribuat potestatem..... Hoc erant utique ceteri quod fuit Petrus..... Sed grex unus ostenditur, qui ab apostolis omnibus unanimi consentione pascatur.* » L'argumentation de Benson est donc vaine. Mais Cyprien, ayant à exhorter des rebelles (car l'interpolation n'a d'autre but que d'adapter le *De unitate* à la situation de Rome), se placera naturellement à leur point de vue. Obéissez à votre seul évêque légitime, leur dira-t-il, comme aux schismatiques d'Afrique. Dans un même lieu il n'y a

qu'un pasteur établi par Dieu : « Monet ipse in evangelio suo et docet dicens : et erunt unus grex et unus pastor. Et esse posse uno in loco aliquis existimat aut multos pastores aut greges plures ? » [*De unit.*, c. 8]. Jésus lui-même a fondé l'épiscopat monarchique en faisant sa promesse à un seul apôtre. Mais cet apôtre qui est-il ? C'est précisément votre premier évêque, qui reçut non seulement comme ses collègues le pouvoir et la dignité de régir l'Eglise, mais qui fut investi de l'honneur insigne de symboliser l'unité de l'Eglise. Et vous vous révolteriez contre le siège de Pierre ? Vous briseriez l'unité de l'Eglise de Rome, cette gardienne du « sacrement de l'unité » ? Et, ce faisant, vous croiriez encore être dans l'Eglise ? Les rebelles de Carthage étaient coupables, mais vous l'êtes plus encore.

De cette double paraphrase, il résulte clairement que la pensée de l'interpolation ne s'oppose pas à la pensée du texte pur, mais la renforce d'un argument nouveau, la primauté honorifique de l'évêque de Rome. Il est facile de prouver que cet élément nouveau est bien cyprien. « Tractatu longo opus non est », dirait Cyprien. Qu'on nous pardonne de ne pas élaguer ici la broussaille érudite.

D'abord il est rare que notre auteur prononce le nom de Pierre sans le faire suivre du mot : *super quem fundata ecclesia est*, ou d'une expression synonyme. Voici, au hasard, quelques citations dont on pourrait multiplier le nombre à volonté :

Ep. 71, p. 773 : *super quem aedificavit ecclesiam suam.*

Ep. 43, p. 594 : *super Petrum Domini voce fundata.*

Ep. 70, p. 769 : *super Petrum origine unitatis et ratione fundata.*

Ep. 59, p. 674 : *Petrus tamen super quem aedificata ab eodem Domino fuerat ecclesia.*

Ep. 66, p. 732 : *Loquitur illic Petrus, super quem aedificata fuerat ecclesia.*

Que l'apôtre sur lequel fut fondée l'église eût une certaine primauté, qu'il fût un « *primus inter pares* » si l'on veut, mais un « *primus* » cependant, c'est ce qui ressort de deux affirmations bien nettes de Cyprien :

Ep. 71, p. 773 : « Nam, nec Petrus, quem *primum* Dominus elegit et super quem aedificavit ecclesiam suam, cum secum Paulus de circumcisione postmodum disceptaret, vindicavit sibi aliquid insolenter aut adroganter assumpsit, ut diceret se *primatum* tenere et obtemperari a novellis et posteris sibi potius oportere, nec despexit Paulum... »

L'épître 69, p. 757, nous montre que Novatien, l'antipape, s'arrogeait la même primauté : « Nunc hi ecclesiam scindentes et contrapacem atque unitatem Christi rebelles *cathedram sibi constituere primatum adsumere* et baptizandi atque offerendi licentiam vindicare conantur. » Et Novatien était si bien persuadé de la dignité primatiale inhérente au siège de Rome, que les prétentions d'Étienne ne seront rien en comparaison des siennes. Une lettre de Denys, citée par Eusèbe (H. E., VII, 5), et contemporaine des événements de 251-52 nous apprend que les Églises d'Antioche, de Césarée, de Palestine, de Jérusalem,

Tyr, Laodicée, Tarse, la Cilicie, la Cappadoce, la Syrie, l'Arabie, la Mésopotamie, le Pont et la Bithynie étaient revenues à la paix. En quoi avait consisté leur révolte ? Un beau passage de l'Épître 53, p. 642, nous l'explique : « Et cum sit a Christo una ecclesia per totum mundum in multa membra divisa, item episcopatus unus episcoporum multorum concordie numerositate diffusus, ille post Dei traditionem, post connexam et ubique conjunctam catholicæ ecclesiæ unitatem, humanam conetur ecclesiam facere et *per plurimos civitates novos apostolos suos mittat*, ut quaedam recentia institutionis suae fundamenta constituat, cumque jam pridem per omnes provincias et per urbes singulas ordinati sint episcopi in aetate antiqui, in fide integri, in pressura probati, in persecutione proscripti, *ille super eos creare alios pseudopiscopos audeat* ; quasi possit aut *totum orbem* novi conatus obstinatione peragrare aut ecclesiastici corporis compaginem discordiæ suæ seminatione rescindere. »

Nous saisissons l'opposition de l'exégèse romaine et de l'exégèse carthaginoise. D'un côté, on donne au mot *primatus* un sens *effectif*, que le décret de 194 par lequel Victor excommunie l'Asie, que l'attitude dictatoriale de l'austère Novatien, la conduite cassante d'Étienne dans la question du baptême des hérétiques, et tout le développement ultérieur de l'Église se chargeront de vérifier. De l'autre, on lui prête un sens *honorifique et symbolique*. Mais les conceptions compliquées et subtiles ne tiennent pas devant une affirmation brutale émise par un homme fort. La pensée de Cyprien sur le rôle de Rome n'était

pas simple ; et Rome était riche, — elle entretenait les Églises pauvres du monde entier ¹, — et elle plaçait au-dessus des colifichets honorifiques la réalité du pouvoir.

Cyprien attribue le « primatus » non seulement à Pierre, mais au siège de Rome et à l'évêque qui l'occupe. « Deus unus, dit-il, et Christus unus et una ecclesia et *cathedra una* super Petrum Domini voce fundata. » Cette « cathédra una », cette chaire épiscopale unique, est toute nimbée du « primatus » de Pierre. L'évêque de Carthage ne lui reconnaît qu'une auréole, une auréole mystique qui jette la lumière de l'unité sur l'immense champ des Églises. Mais il y a dans cette idée un tel vice pratique, que plus Cyprien exaltera « le sacrement de l'unité », plus il contribuera à en glorifier l'ostensoir. Écoutez cette hymne qui forme avec le chapitre 17 du IV^e Évangile et le chapitre 12 de la première Épître de Paul aux Corinthiens, le tryptique de l'unité : « Il n'y a qu'un épiscopat dont chacun des membres qui le composent possède une part indivise, comme il n'y a qu'une Église qui embrasse la multitude des fidèles ; de même que l'astre du jour répand une quantité de rayons, mais qu'il n'y a qu'un seul foyer de lumière ; que l'arbre se partage en rameaux divers, tous provenant du même tronc et de la même racine ; que la source qui dans son cours se divise en une infinité de ruisseaux, épanchant au loin ses ondes abondantes, n'en conserve pas moins son unité dans son

1. Eusèbe, H. E., VII, 5.

origine. Essayez de retrancher un des rayons du soleil du centre de la lumière, la chose est impossible ; coupez une des branches de l'arbre, elle se dessèche et meurt ; isolez un ruisseau de sa source, il va se tarir et disparaître. Telle est l'Église : la divine lumière qui la pénètre embrasse le monde entier dans son rayon ; mais elle vient d'un point unique qui distribue sa clarté dans tous les lieux sans que l'unité du principe soit divisée ; son inépuisable fécondité propage ses rameaux sur toute la terre, elle épanche au loin ses eaux abondantes ; c'est partout le même principe, partout la même origine, la même mère manifestant sa force par le nombre de ses enfants ¹. »

De telles strophes à l'Église idéale, à cette essence dont l'unité est comme la contre-partie de l'unité divine s'inséreront un jour dans l'épopée du pouvoir papal.

Cette conception vague d'une primauté toute spirituelle de Rome, qui semble être la revanche de l'ardent réalisme du mystique sur le sens pratique de l'homme d'action, mais qui ne fut peut-être à l'origine qu'une concession inconsciente aux prétentions et à la puissance du siège de Rome, cette conception, dis-je, était trop fluide, trop instable. Elle disait trop ou pas assez. Elle ne pouvait tenir longtemps dans le monde vain du rêve ; un glissement fatal allait la précipiter dans les contingences réelles. Destinée à restreindre les ambitions des évêques romains, elle allait servir leur puissance. A

1. *De unit.*, c. 5.

l'insu de tous, elle forgeait, pour ces hommes qui faisaient déjà figure de pape, la couronne la plus prestigieuse de leur future tiare.

Mais si l'on ne peut mettre en doute que Cyprien reconnaisse une primauté à l'évêque de Rome, est-il vrai que, pour lui « être en communion avec cet évêque, c'est communiquer avec l'Église catholique » ? Chapman l'affirme. Il se fonde sur une lettre à Corneille où Cyprien s'excuse d'avoir conseillé aux presbytres d'Hadrumète d'écrire aux prêtres et aux diacres romains en attendant la vérification de l'élection épiscopale. Voici le passage essentiel : « Ut te universae collegae nostri et *communicationem tuam id est catholicae ecclesiae unitatem* probarent firmiter ac tenerent. »

Il est clair qu'un homme qui a le sens de l'unité de l'Église comme Cyprien et qui incarne cette unité dans l'épiscopat uni, — qu'un homme qui dit : « *Episcopatus unus est, cujus a singulis in solidum pars tenetur* » ([*De unit.* c. 5]), doit regarder comme nécessaire pour le croyant d'être attaché à son évêque et pour l'évêque de « communiquer » avec ses collègues et bien particulièrement avec celui qui occupe le siège « unde unitas sacerdotalis exorta est » (Ep. 55, p. 630).

Mais dans le *De unitate*, Cyprien ne traite pas la question des rapports des évêques avec le siège de Rome. Il y a un flottement dans l'exégèse de M. Chapman qui déroute, et qui vient peut-être de ce que ce moine bénédictin n'oublie pas assez sa dogmatique quand il

fait de l'histoire. D'un côté il affirme que le *De unitate* est un écrit de circonstance, destiné aux membres rebelles d'un diocèse bien déterminé, et qui veut, en divinisant l'unité de l'Église, exalter l'épiscopat monarchique. De l'autre, il semble en faire un traité systématique définissant avec précision les rapports d'évêque à évêque et d'évêque à fidèle, et surtout les rapports qui doivent unir l'épiscopat universel à la « principalis ecclesia » et à son chef. Il s'efforce de démontrer par les usages de l'Église au ^v^e siècle que l'évêque de Rome était, au ⁱⁱⁱ^e siècle, l'intermédiaire obligatoire entre l'Orient et l'Occident chrétien, comme si la lettre de Firmilien dont Latini « détestait la pétulance » n'avait pu arriver à Cyprien que sous l'estampille d'Étienne ! Il a l'air de croire que l'évêque de Carthage concevait le siège romain comme le pôle magnétique de la chrétienté, dont il fallait conserver le contact sous peine d'être hors l'Église. C'est une façon détournée de faire dire à Cyprien que l'évêque de Rome est l'évêque des évêques.

Dans ces considérations de M. Chapman, il y a une double erreur : d'abord elles contredisent les deux idées centrales de la pensée de Cyprien, l'autonomie absolue de l'évêque dans son diocèse, et l'égalité absolue des évêques, autonomie et égalité qui sont explicitement exprimées dans l'interpolation et que la primauté reconnue au siège romain n'entame d'aucune façon. Ensuite, à moins de parti pris, on ne peut voir dans le *De unitate* un traité des rapports entre Rome et l'épiscopat uni-

versel. Le *De unitate* n'est pas un traité dogmatique, c'est un discours qui veut émouvoir. Cyprien n'y prétend pas décrire à froid la situation théorique de l'Église qu'il rêve. Il veut effrayer ses auditeurs en évoquant le spectre de la discorde, épouvanter les schismatiques, faire trembler les bases de leur sécurité, les forcer à demander grâce, et les amener, soumis, aux pieds de l'unique évêque légitime, c'est-à-dire à l'Église du Christ, c'est-à-dire au salut.

Après avoir lu et relu le *De unitate*, nous sommes arrivés à la certitude que si le *texte pur* se résume en cette exhortation : *Chrétiens de Carthage, obéissez à votre évêque*, le *texte interpolé* se résume en la suivante : « *Chrétiens de Rome, obéissez à votre évêque, et d'autant plus qu'il occupe la chaire de Pierre, symbole de l'unité de l'Église* ¹. » Les deux textes sont exactement superposables : le seul élément nouveau dans le second, c'est l'affirmation du « *primatus* » de Pierre qui vient fortifier, par une sorte d'argument *a fortiori*, les considérations du premier.

Cette conception de la primauté romaine, toute honorifique, toute symbolique, et, à vrai dire, inconsistante, indéfinissable, est spéciale à Cyprien. Personne ne l'a formulée avant lui ; ceux qui, après lui, semblent répéter ses formules, Gélase (ép. 14), Jérôme (lett. 15 et 16 à Damase), Optat et Augustin, entendent autre chose que Cyprien. Le dehors de leur pensée est cyprianesque :

1. C'est M. Chapman qui a émis le premier l'hypothèse de l'adaptation à Rome,

l'axe est romain. Cyprien parle au nom de l'unité mystique de l'Église et compte sur l'épiscopat monarchique et l'accord des évêques pour réaliser son rêve. Il ne parle de la primauté de Rome qu'en passant comme d'une écharpe honorifique. Mais écoutez Optat : « Ut jam schismaticus et peccator esset qui contrasingularem cathedram collocaret » ; et surtout Jérôme : « Tamen propterea inter duodecim unus eligitur, ut *capite constituo*, schismaticis tollatur occasio. » Maintenant Rome est conçue comme le noyau de l'immense cellule chrétienne. Cyprien disait que celui qui n'est pas avec l'évêque n'est pas dans l'Église ; on dit, cent ans après lui, que l'évêque qui n'est pas avec Rome est « schismatique et pécheur ». Cyprien voyait dans l'épiscopat monarchique et l'unanimité des évêques la garantie de l'unité ; Jérôme ne voit cette garantie que dans la primauté romaine. Ce qui n'était qu'une affirmation accessoire dans le système de Cyprien est devenu le mot d'ordre politique dans l'Église occidentale du ^v^e siècle. Nous inclinons à croire que si l'évêque de Carthage eût vécu jusqu'à ce moment, il eût gravement modifié sa conception de la primauté de Pierre, et qu'ayant pour principe profond l'amour de l'unité, il l'eût modifiée dans le sens romain, en rendant effective une prérogative qu'il estimait d'abord tout honorifique.

Cyprien s'est rendu compte des diversités latentes dans l'Église de son temps, mais en pur Romain. Il méconnaissait la puissance des ferments individuels. Il savait aussi peu de philosophie qu'un rhéteur de la cour des

Sévères. La théologie d'Alexandrie lui est demeurée étrangère. Il a eu un maître, Tertullien ; une préoccupation, la force et l'unité de l'Église visible ; un rêve, l'unité céleste de l'Église triomphante qui allait enfin venir, la fin du monde étant proche. Il a cru ingénument à l'indéfectible unité.

C'est un des étonnements de l'historien que cet esprit pratique et souple, qu'à cette nature romaine de légiste et de proconsul ait pu croire longtemps que la souveraineté inconditionnée de l'évêque dans son diocèse, et le dogme platonique de l'unanimité du corps épiscopal garantiraient toujours l'unité. Il est vrai qu'il ne put le croire que dix ans.

Vu : *Le Président de la soutenance* :

E. MÉNÉGOZ.

Vu : *Le Doyen* :

Edm. STAPFER.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Bibliographie analytique.....	vii
Préface.....	ix
Chapitre I : L'Église une et indivisible.....	1
Chapitre II : La primauté de l'évêque de Rome dans le système de Cyprien.....	21

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS.
